



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 14 (1986)

DOI: 10.11588/fr.1986.0.52933

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

lichkeit zur Verwirklichung seiner Pläne erblickte. Als seinen eigentlichen Gegenspieler, der es verstand, die kaiserliche Politik sich weithin dienstbar zu machen, bezeichnet Boutant den Schwiegervater des Kaisers, den Herzog Philipp Wilhelm von Neuburg, seit 1685 Kurfürst von der Pfalz, »Porte drapeau de la résistance allemande après la paix de Nimègue...« (S. 842) nennt er ihn, dabei doch etwas den Einfluß des Neuburgers überschätzend. Auch wenn dieser wirklich sehr groß war, wie ich aus eigener Kenntnis der Münchner und Wiener Archivalien, die auch Boutant benutzte, bestätigen kann.

Das Buch von Boutant, man darf es noch einmal feststellen, ist ein bedeutender Beitrag zur politischen Geschichte des späten 17. Jh. In seinem Hauptteil ist es gänzlich aus den Akten gearbeitet, die Boutant mit Virtuosität und sicherem Urteil interpretiert. Die Unbefangenheit seines Urteils, die der Autor auf jeder Seite beweist, ist dabei hochbeeindruckend. Die neuere französische Forschung (Corvisier, Bérenger etc.) ist dem Vf. ebenso vertraut wie die neuere deutsche Forschung ihm bekannt ist, wenn auch hier gelegentlich der eine oder andere Titel fehlt. Eine Neigung des Autors, sich in vielen Fällen auf die bewährte ältere Literatur zu stützen, wird dabei in seinen Anmerkungen erkenntlich. So ist sein Hauptgewährsmann zu den Vorgängen am Wiener Hof der auch allerdings sehr quellenkundige Onno Klopp. Wenn nunmehr noch einige, wenig bedeutende Irrtümer korrigiert und Kontroverspunkte angesprochen werden sollen, so soll damit keineswegs Boutants große Leistung, die jeden unbefangenen Leser zur Bewunderung zwingt, herabgesetzt werden. Im Gegenteil, bei dem Umfang seines Buchs und der Breite seines historischen Blickes wundert man sich, daß es nicht mehr zu bemängeln gibt. So ist seine Behauptung »pendant la guerre de Hollande, les efforts entrepris par la France pour détourner de la fidélité à l'Empereur l'Electeur de Bavière étaient restés vains...« (S. 213) doch wohl nicht zutreffend. In Klaus-Peter Deckers schönem Buch »Frankreich und die Reichsstände 1672–75. Ansätze zur Bildung einer ›dritten Partei‹ in den Anfangsjahren des holländischen Krieges«, Bonn 1981, das Boutant kennt, kann man das Gegenteil lesen. Zumindest hätte Boutant seine abweichende Ansicht – die ich für falsch halte – in Auseinandersetzung mit der Forschung Deckers begründen müssen. Die Heirat von Philipp Wilhelms Tochter Marie Sophie mit dem portugiesischen König Dom Pedro wird auf S. 468 in ihrer Vorgeschichte unzutreffend geschildert – aber richtig als bewußt antifranzösisches Manöver bezeichnet –, spielten hier doch die Verhandlungen schon seit 1683 (dazu H. Schmidt, »Die Königinnen von Spanien und Portugal aus dem Hause Pfalz-Neuburg«, in ZBLG Bd. 44, 1981). Den Akt Nr. 1086 des Münchner geheimen Hausarchivs, der ihn hier hätte aufklären können, kennt Boutant nicht. Auf S. 659 heißt es fälschlich Marie-Anne de Neubourg, gemeint ist Maria-Sophia. Auf S. 647 muß es statt »überaussizig« zweifellos heißen »überaus hizig« – ein offensichtlicher Lesefehler, der nur so einen Sinn ergibt. Stratmann schließlich (S. 677) war kein Konvertit, sondern Katholik von Geburt an (vgl. H. Schmidt: Theodor Altet Heinrich Reichsgraf von Stratmann (ca. 1637–1693). Eine Diplomatenkarriere des Barock, in: Weltpolitik – Europagedanke – Regionalismus. Festschrift für Heinz Gollwitzer, München 1982). Aber solch kleine Mängel bestätigen eigentlich nur, daß Vollkommenheit uns Sterblichen versagt bleibt.

Hans SCHMIDT, München

Walter G. RÖDEL, Mainz und seine Bevölkerung im 17. und 18. Jahrhundert. Demographische Entwicklung, Lebensverhältnisse und soziale Strukturen in einer geistlichen Residenzstadt, Stuttgart (Franz Steiner) 1985, 419 p. (Geschichtliche Landeskunde, 28).

Dès la fin du XIX^e siècle, les historiens allemands ont publié de remarquables ouvrages de statistique. Les recherches actuelles entreprises en République fédérale d'Allemagne se situent dans un renouveau que l'on peut faire remonter à une quinzaine d'années. L'ouvrage de Walter

G. Rödel en constitue une parfaite illustration. Cette monographie présente une facture classique; après avoir analysé en introduction les sources de son étude, la problématique et l'état des questions, l'auteur décrit la ville et ses paroisses, le mouvement naturel de population, la famille mayençaise, les aspects socioprofessionnels et les mouvements migratoires. 116 tableaux statistiques et de nombreux graphiques illustrent le texte. Neuf graphiques et deux plans de ville sont placés à l'intérieur de la couverture.

Le premier registre paroissial remonte certes à 1582 à Mayence, mais on doit relever que les inscriptions sont restées lacunaires tout au long du XVII^e siècle. Leur exploitation est désormais classique; les méthodes de «l'école de démographie historique française» ont été répandues dans les pays germaniques par Arthur Imhof, Markus Mattmüller et Hans Rudolf Burri. Walter G. Rödel trace le tableau de l'histoire et de l'administration de la ville. Mayence est considérée comme l'une des villes les plus aristocratiques de l'Empire. L'aristocratie paraît néanmoins plus faible que ne le laisseraient supposer d'anciennes estimations. L'auteur prétend que le taux de 5 % lui paraît trop élevé; il préfère se rallier à une hypothèse plus basse et propose 1 % ou 150 à 200 nobles. Les effectifs de la garnison ont sans doute atteint 3000 personnes dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Pour le clergé, les chiffres calculés jadis par Fritzen sont également repris: 750 personnes dont environ 150 religieuses. Rappelons que cette population reste essentiellement catholique. F. G. Dreyfus a précisé en 1968, dans son ouvrage sur Mayence, que 600 à 700 protestants et un demi millier de juifs ont vécu dans cette ville au XVIII^e siècle. De nombreux immigrants acquièrent le droit de bourgeoisie: 4404 au XVII^e siècle et 6541 entre 1701 et 1780. Une petite minorité – ordinairement moins de 20 individus par an – se contente du statut de manant (Beisass). Curieusement la catégorie des «tolérés» (89 en 1792) regroupe souvent des gens riches, grands négociants et manufacturiers. Dans un même ordre de classement, on dispose d'un tableau statistique sur les inscriptions à l'université: 727 étudiants ont fréquenté l'une des quatre facultés en 1786. Une description des diverses paroisses – territoriales et personnelles – achève cette présentation de la ville.

Walter G. Rödel n'a pas bénéficié de l'existence de dénombremments anciens; celui de l'an VII représente le premier du genre. Quelques indications peuvent être retenues: 15000 habitants en 1694, 26750 en 1771, 27000 en 1792, 21615 en 1799 – et cela sans compter les effectifs de la garnison. Visiblement le manque de recensements a constitué la grande difficulté de cette recherche. Le sous-enregistrement ne permet pas de saisir parfaitement les mouvements de population du XVII^e siècle; en revanche pour le XVIII^e siècle on peut compter 75493 baptêmes, 76440 enterrements et 19274 mariages. Cela donne 3,92 naissances en moyenne par mariage pour la période 1701–1798; remarquons que ce quotient correspond à celui de la décennie 1721–1730 (tableaux p. 145 et 165). Le calcul du rythme mensuel des conceptions, des mariages et des décès confirme les résultats obtenus par d'autres études (croquis p. 161, 183, 199 avec des comparaisons avec Coblenz, Genève et Gonsenheim). Maximum des conceptions en mars, minimum en juin et second maximum en octobre, ce qui représente une certaine originalité. Pour les mariages, les baisses de célébrations durant le carême (mars) et l'avent (décembre) relèvent d'un comportement religieux ordinaire. On se marie beaucoup d'avril à novembre bien qu'on observe un léger creux en septembre. La courbe ressemble à celle de Strasbourg et diffère de celle de Genève qui accuse un fort minimum en mai. Faut-il opposer une Europe romane qui récuse le «joli mois de mai» à une Europe nordique et centrale? Faut-il admettre un «rythme urbain» différent de celui des campagnes environnantes? Walter G. Rödel croit même pouvoir le déceler au niveau de certaines paroisses de Mayence (p. 184) et évoque un comportement typiquement urbain (*städtetypisches Verhalten*). Les noces peuvent comporter trois jours de réjouissances; la cérémonie religieuse a lieu le lundi, mais aussi le dimanche et le mardi; ce jour-ci est choisi afin de pouvoir achever les festivités avant le vendredi, jour maigre (p. 191). Le rythme mensuel de mortalité ne présente aucune originalité avec ses deux maxima de mars-avril et d'août-septembre et ses minima de février, juin-juillet et

novembre. Il a été possible à l'auteur de dresser un tableau des causes de mortalité (p. 215–216) et d'analyser les diverses crises pour suggérer une typologie.

François-Georges Dreyfus a déjà soulevé le problème de la reconstitution des familles, mais «n'ayant eu ni le temps ni les moyens matériels», il avait écarté la méthode. D'autres historiens ont hésité à l'appliquer à cause de la «massivité des sources». Comme nous l'avons aussi souligné dans notre recherche sur la société strasbourgeoise, la reconstitution des familles nécessite des séries continues d'une population relativement stable. L'échantillon sur lequel un chercheur travaille risque de surprendre: Arthur Imhof a disposé de 325 fiches de famille pour Giessen; Hans Rudolf Burri a établi 174 fiches pour Lucerne à la fin du XVIII^e siècle; Walter G. Rödel a exploité 280 tableaux de famille pour la période allant de 1630 à 1790. Il peut ainsi estimer le nombre d'enfants par famille et par décennie. L'échantillon paraît parfois quelque peu faible. L'âge moyen des hommes lors du mariage s'élève – irrégulièrement certes – entre la fin du XVII^e siècle (27 ans) et la décennie 1771–1780 (30 ans). Pour les femmes, l'âge moyen le plus élevé est acquis entre 1751 et 1760 (24,2 ans). Il se situe autour de 21 ans au début et à la fin de la période. On est frappé de la grandeur des familles mayençaises: 49 % d'entre elles ont 6 à 9 enfants et 23 % en ont 10 à 12. L'auteur souligne que 90 % des familles ont au moins 3 enfants. L'âge de la femme, relativement bas, au premier mariage expliquerait pourquoi on constate 7,84 naissances en moyenne par famille. L'échantillon retenu permet ainsi à l'auteur de préciser les caractéristiques de la fécondité des Mayençaises. Les résultats sont regroupés dans un tableau (p. 277) qui mentionne le nombre de mariages par décennie, l'âge au mariage des époux, l'âge de la mère à la première naissance, le nombre moyen de naissances, le taux de fécondité et les intervalles intergénéraliques. L'âge moyen d'une mère au dernier accouchement (p. 285) se fixe en moyenne à 39 ans pour la période 1630–1790, mais il décroît nettement au cours du XVIII^e siècle et se place à 33,5 ans pendant la décennie 1781–1790. Dans ce lot de 280 ménages, on ne relève que 26 cas de conceptions anténuptiales. Walter G. Rödel est convaincu que le pourcentage des illégitimes est également faible. On aurait apprécié quelques indications sur les pratiques de répression sexuelle. L'auteur estime que les Mayençais n'ont guère eu un comportement malthusien: on n'observe pas une évolution vers un type de familles peu nombreuses. La famille mayençaise garde jusqu'à la fin du XVIII^e siècle son image traditionnelle.

Le dernier chapitre de l'ouvrage est consacré aux «contributions à l'étude des structures sociales et à la migration». Le recours à l'ordinateur a permis d'imaginer de nombreuses combinaisons. Les catégories professionnelles des pères, époux, beaux-pères et parrains sont mises en parallèle. Dans la paroisse Saint-Quentin où cette étude est menée, on relève 15563 baptêmes; l'indication de la profession du père ou du parrain paraît dans 3246 actes. Il est dès lors possible de souligner les liens – ou les distanciations – entre les groupes sociaux. On ne se fréquente guère en dehors de son propre milieu. La mention de l'origine du père ou du conjoint permet de saisir le mouvement migratoire: environ 40 % des conjoints sont originaires de la ville ou d'une localité située dans un rayon de moins de 50 km. 20 % des immigrants ont parcouru 50 à 100 km et 35 % davantage. La force attractive de la capitale princière s'affirme ainsi nettement. En revanche dans un échantillon de 256 cas, on observe que la moitié des autorisations de mariage hors de la ville (Dimissionen) concerne des localités à moins de 30 km, ce qui souligne les forces centripètes de la cité.

L'étude de la population permet ainsi d'éclairer les destinées de cette ville aux fonctions multiples, ville de résidence archiépiscopale, ville-forteresse resserrée dans son enceinte, ville universitaire, mais non métropole commerciale, fonction ravie par Francfort. L'occupation française de 1792 entraîne la fin du rôle ecclésiastique et universitaire et donc la régression du nombre d'habitants. Mayence n'a recouvré la fonction de capitale et de cité universitaire qu'après la Seconde Guerre mondiale. Cette ville est restée marquée de l'empreinte du catholicisme tout au long du XVIII^e siècle. Seuls les catholiques peuvent alors obtenir la bourgeoisie. Une petite minorité protestante – à côté de celle des juifs – œuvre dans l'orbite de

l'élite et reste tolérée. Dans cette ville, la stabilité semble s'imposer y compris dans le régime démographique: forte natalité, forte mortalité. Au XVII^e siècle sévissent encore les crises démographiques avec la triade des fléaux – épidémie, famine et guerre – tandis que 1793 représente la seule crise de type ancien du XVIII^e siècle. Mayence peut ainsi se développer grâce au mouvement naturel de ses habitants, ce qui constitue une rareté dans une Europe où tant de villes s'accroissent par l'immigration.

Walter G. Rödel s'est efforcé dans cet immense travail de préciser les caractéristiques du comportement démographique des Mayençais d'où les nombreuses comparaisons avec les autres villes, essentiellement Giessen, Coblenze et Genève. Le lecteur appréciera la rigueur du travail et la clarté des exposés. Cette monographie constitue un modèle pour les autres recherches en Allemagne. Ouvrant de larges perspectives sur l'histoire sociale, l'auteur participe aussi aux efforts actuels pour renouveler les recherches en démographie historique. Une monumentale histoire de Mayence est en cours de publication. Le tome consacré à la période 1648–1792 n'est pas encore paru. On ne peut que souhaiter qu'il reflète amplement les travaux de Walter G. Rödel.

Jean-Pierre KINTZ, Mulhouse

Calixte HUDEMANN-SIMON, *La noblesse luxembourgeoise au XVIII^e siècle*, Paris/Luxembourg (Publications de la Sorbonne), 1985, IX–616 S. (Publications de la Section Historique de l'Institut Grand-Ducal, 100).

Diese umfangreiche Studie ist aus einer Dissertation unter Leitung von Prof. Jean Meyer entstanden. Chronologisch umfaßt sie den Zeitraum von 1698 bis zum 7. Juni 1795, als die französischen Revolutionstruppen Luxemburg eroberten. Von einer kurzen Episode unter angevinischer Herrschaft abgesehen (1700–1711), gehörte das Großherzogtum während dieses Zeitraums zum habsburgischen Machtbereich. Dessen politische Zentren lagen jedoch in Brüssel und Wien. Auf religiösem Gebiet zeigte sich gleichfalls die Randlage Luxemburgs: es bildete kein eigenes Bistum, vier andere Bistümer, Trier, Lüttich, Reims und Köln, teilten es unter sich auf. Randlage für den habsburgischen Machtbereich, aber zugleich Grenzlage zwischen den österreichischen Niederlanden, den Generalstaaten, den zum Reich gehörenden Territorien und Frankreich – »un carrefour où se rencontrent et se croisent noblesses allemande, belge et française« (S. 7). Diese Scharnierstellung macht den Reiz, aber auch die Schwierigkeit der Untersuchung aus, denn: »une noblesse purement luxembourgeoise est pratiquement inexistante au XVIII^e siècle« (S. 19). 1766 stammen nur 30–49 % der Adligen aus Luxemburg selbst, die anderen sind zugewandert. Die extrem hohe Mobilität zwingt C. Hudemann-Simon dazu, für die Definition ihres Untersuchungskorpus »weiche« Kriterien zu verwenden: zum luxemburgischen Adel zählt sie, wer 1) mindestens eine Generation (!) seine Residenz in Luxemburg hatte, 2) wessen Seigneurie oder hauptsächlichlicher Besitz dort lag, 3) wer in Luxemburg administrative oder juristische Ämter innehatte. Für 460 Familien treffen eines oder mehrere dieser Kriterien zu.

C. Hudemann-Simon trägt über sie eine Masse von Informationen zusammen, die ihre Arbeit zu einer Fundgrube für andere Forscher machen – vom Heiratsalter und der Heiratspolitik über die Untersuchung der Karrieren und der sozialen Mobilität bis zu den Erträgen aus den Seigneurien. Ein besonders interessantes Kapitel ist den »maîtres des forges« gewidmet, den Besitzern der Erzgruben und Schmieden. Früher ein Weg zu Reichtum und Aufstieg in den Adel, waren sie im 18. Jh. das Monopol adliger Familien, die jedoch gegen Ende des Jahrhunderts in die Krise gerieten. Der luxemburgische Adel lebte vorwiegend auf dem Lande, nur 12,5 % in Städten – soweit man in Luxemburg davon sprechen kann: 1784 hatte die Hauptstadt 8423 Einwohner! Da die Möglichkeiten, in Luxemburg ein Amt zu bekleiden (von